

## Notes américaines I

Serge Fauchereau

Volume 18, numéro 3 (105), mai-juin 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Fauchereau, S. (1976). Notes américaines I. *Liberté*, 18(3), 70–85.

## *En toute liberté*

### NOTES AMÉRICAINES I

26 août 73. Je regarde *High Noon* sur la neuvième chaîne. Quand ai-je vu ce film pour la première fois ? Y a-t-il dix-sept ans ? dix-huit ans ? Pourtant il me semble que je sens encore le goût des doigts moites de celle que nous appelions la Duchesse : venus de derrière moi, ses doigts m'introduisaient de force un bonbon dans la bouche. Tout cela très loin derrière dans l'espace et le temps. Et depuis, il est mort, Gary Cooper, le grand cow-boy attendant que le train siffle trois fois ; Grace Kelly ne le sauvera plus en abattant un bandit à bout portant, car elle est devenue princesse . . . Moi, je ne grave plus d'initiales sur le mur d'une église désaffectée dans un petit cimetière. Je philosophe à bon marché en écrivant ici que les vrais cimetières on les porte en soi. Pour remâcher de si médiocres pensées était-ce la peine d'aller si loin ?

(Sans date.) Long Island, c'est Paumanok, « l'île en forme de poisson où je suis né », dit Walt Whitman. Ici, à Port Jefferson, et surtout dans cette enclave privée qu'est Belle-Terre, où je loge, la population est très aisée, de même qu'aux environs, à Setauket, Stoney Brook, St. James . . . Lieux de résidence pour gens riches travaillant pour la plupart à New York. Des confortables banlieues éloignées, il y en a partout

dans Long Island ; il y a même vers le bout de l'île des lieux plus « artistes », comme East Hampton.

Pas très loin d'ici il y a une réserve d'Indiens. Comme dans la majorité des réserves, ils vivent misérablement de babioles folkloriques qu'ils fabriquent à l'usage des touristes. Mais dans nos parages immédiats, la population est homogène. Depuis le temps que je suis ici, ce n'est que tout à l'heure pour la première fois que j'ai vu trois Noirs sur la route de Patchogue où je me trouvais avec Louis Simpson. (Patchogue ! Jacques Rigaut a-t-il pris là son pseudonyme ?) Les Noirs savent qu'ils ne seraient pas les bienvenus par ici : ce n'est pas qu'il leur est interdit de résider à Belle-Terre ; c'est qu'on les écarte systématiquement. Dorothy Simpson me disait que cela a fait tout un remue-ménage lorsque après bien des discussions et disputes on a enfin admis un couple de Noirs à Belle-Terre (« Belle-Terre » : c'est du français, aime-t-on à vous faire remarquer). Et c'est sans doute un beau progrès si l'on songe que Long Island était autrefois un des fiefs les plus importants du Ku-Klux-Klan.

Je dis à Louis que je suis frappé par le nombre de drapeaux américains que je vois partout : devant les banques, les bureaux de poste et autres lieux publics, certaines églises et temples maçonniques (la présence d'un temple maçonnique dans chaque bourgade me surprend mais non la grande variété des églises car l'Angleterre a déjà cette caractéristique) et jusqu'aux marchands de hot-dogs et hamburgers qui mettent un petit drapeau à leur fourgonnette pour vendre leurs saucisses. « C'est vrai, dit Louis, je ne l'avais jamais remarqué. Et certaines personnes comme les députés et les hommes de loi le font parfois aussi... » Je lui demande si l'on pourrait mettre également devant chez soi un drapeau belge, ou soviétique, ou français... « Ce n'est pas interdit mais, dans un coin comme ici, vous pourriez avoir des ennuis avec vos voisins, vous savez. Peut-être même des tracasseries de l'administration locale. »

Nous allons nous baigner sur la plage du campus de l'université, tranquille à ce moment de l'année ; et nous pataugeons après Whitman, « pieds nus sur les sables de Paumanok ».

30 août. Des quantités de papiers administratifs à remplir. Tous les pays du monde sont pareils, ils accumulent les papiers. Pas moins de quatre formulaires à remplir rien que pour pouvoir garer une voiture sur le campus.

Le campus, justement. Très vaste, des kilomètres et des kilomètres carrés entre Setauket et Stony Brook, avec de larges espaces verts, boisés par endroits. Mais les bâtiments eux-mêmes sont très laids, surtout la tour qu'on est en train de construire pour le département de médecine ; aucun style particulier dans cet ensemble hétéroclite aux couleurs ternes où les pelouses tristes et sans fleurs font songer à une université française. Il y a par contre tout le nécessaire pour les étudiants, dans ces bâtiments. Je n'ai pas vu ceux qui se trouvent à l'autre bout du campus, les chambres et les appartements de fonction, ni les sections de physique, biologie, sciences sociales et autres. Je n'ai vu que les sections traditionnellement déshéritées : disciplines littéraires et artistiques... Je me trouve merveilleusement installé : un bureau avec un canapé pour « me reposer si je le désire ». Se reposer avec si peu d'heures de travail ? En outre, comme ce bureau n'est pas à air conditionné, ce qui en effet pendant trois ou quatre semaines encore sera pénible, on m'en a donné un autre dans la bibliothèque, plus petit mais à air conditionné. Waouw ! Quand je pense qu'à l'université de Vincennes, les professeurs ont un bureau pour vingt ou trente... Mais on s'accommode mieux d'un excès que de l'autre.

3 septembre. Quelle joie en arrivant à New York de revoir Angeline après l'avoir cherchée pendant vingt minutes dans Penn Station ! Sans plus attendre nous nous rendons dans une pâtisserie hongroise du quartier porto-ricain pour manger des croissants français ; comment se sentir étranger après cela ?

Le soir nous allons faire un aller et retour sur le ferry de Staten Island. Il fait frais, enfin ; on voit toutes les lumières de Manhattan et madame la Liberté, le bras levé, toute seule entourée d'eau. « D'autres que moi verront les navires de Manhattan au nord, à l'ouest, et les hauteurs de Brooklyn au sud, à l'est... Ni le temps ni le lieu n'importent, l'éloignement n'importe pas ! »

Angeline habite entre Amsterdam Avenue et Columbus Avenue, dans la 97e Rue ; au seizième étage, ce n'est pas haut mais c'est agréable. Au nord on voit Central Park ; au sud on voit Broadway et, par-delà l'Hudson, le New Jersey. Elle vit là avec plusieurs filles d'âges, de professions et d'aspects différents ; l'appartement est vaste ; les livres, brochures et tracts féministes et socialistes y abondent, ce qui n'est pas pour me déplaire. Mais il faudra que le « male chauvinist » que je suis s'habitue à des choses auxquelles il n'est point préparé. Ainsi, lorsqu'Angéline et moi entrons pour la première fois, celle qui se trouve là n'est vêtue que d'une menue et toute symbolique culotte bleue ; elle a tout de même ensuite ajouté à cela un chemisier pour m'offrir gentiment une bière. Comme je ne suis pas encore habitué, je regarde avec intérêt les livres sur les étagères. Ce n'est que le soir que j'ai des réactions naturelles, c'est-à-dire que je me sens libre de regarder n'importe où, libre en particulier de ne rien regarder du tout. Je me trouve très intéressant comme cobaye. Il me semble qu'Angéline les a un peu préparées à ma venue car j'ai l'impression que garçons et hommes ne mettent pas beaucoup les pieds dans cet endroit, ou bien pas pour longtemps ; il n'empêche que l'une, Helen, qui arrive avec un harnais de baseball, me regarde comme une sorte de bête curieuse. Cette petite joueuse de baseball me déconcerte d'ailleurs beaucoup tant elle ressemble à un garçon (elle est chauffeur de taxi de son état) et j'ai l'impression qu'elle ne m'aime guère, *a priori*.

Cet après-midi dans Central Park, durant une averse, Angéline et moi nous étions réfugiés sous un petit abri de bois où se trouvaient déjà plusieurs personnes. Trois ou quatre d'entre elles discutaient de ce lieutenant responsable du massacre de quelques dizaines de personnes au Vietnam. « Hé bien, quoi ? » disait l'un qui paraissait justement être un ancien du Vietnam, « C'est un soldat, il a obéi aux ordres et voilà qu'on le condamne. » Personne ne le contredit. Cela n'a rien de spécifiquement américain : n'importe quel imbécile de carrière ou au service militaire avait de semblables arguments pendant la Guerre d'Algérie... Ainsi les Portugais en Angola, ainsi les Russes, ainsi...

La nuit dernière, je dormais sur le divan qui m'était départi (ayant, malgré la chaleur, conservé mon slip tel les Christ de Cranach ; est-ce que sous un régime féminin la pudibonderie deviendrait un apanage masculin ? Attendons un matriarcat généralisé pour le savoir). A certain moment de la nuit j'ai bien eu l'impression de quelqu'un marchant dans la pièce sur la pointe des pieds, mais j'étais très fatigué et je n'ai même pas ouvert les yeux. C'est le jour qui m'a d'abord réveillé vers six heures. Et là (« horror, horror, horror ») narguant mon puritanisme hypocrite : à un mètre de moi sur le divan voisin une fille en train de dormir les nichons à l'air ! La situation me faisait rire en moi-même, mais pas assez pour m'empêcher de me rendormir.

Ce sont des claques sur le dos qui me réveillent plus tard. Toute la maisonnée est debout et Laurence n'est plus dans le lit d'à côté. Helen est déjà partie travailler à son taxi. Il ne reste plus que moi à dormir. Pour la première fois de sa vie, l'enfant unique que je suis a un peu l'impression d'avoir des soeurs.

6 septembre. Je passe deux jours chez Vicky et Mack Rosenthal à Suffern. Ils habitent en pleine campagne, près d'un ruisseau entouré de bois. Mack travaille actuellement à un livre d'essais sur des poètes américains : Pound, Eliot, Olson et quelques autres. Comme je lui dis mon intérêt pour Kenneth Fearing, il m'apprend qu'il a autrefois fait sa thèse sur cet écrivain qu'il a bien connu. Je ne connais pas les romans de Fearing, mais je suis certain que comme poète, il est très sous-estimé. J'ai acheté cette semaine une édition originale de ses poèmes de 1935, pour cinq dollars : *Poems*, avec une introduction d'Edward Dahlberg. On peut lire au revers de la page de titre : « *Poems* de Kenneth Fearing est le premier livre d'une collection qui présentera le travail de poètes prolétariens. Cette édition est limitée à mille exemplaires dont celui-ci est le numéro... » et, rajouté à l'encre bleu-noir : « 703 ». Les « poètes prolétariens » sont bien oubliés aujourd'hui (moi-même je n'ai jamais mis Fearing à sa place faute de posséder aucun de ses recueils) mais étaient-ils si bien accueillis en leur temps ? Combien de « poètes prolétariens » aux Editions Dynamo (?) ? Ce fut peut-être le seul.

Je dis à Mack qu'en ce moment, en me retournant pour regarder ma vie derrière moi, j'ai l'impression qu'elle est jaillonnée de morts. Je pense en particulier aux amis de l'adolescence, cette période de formation si essentielle ; les garçons et filles qui étaient brillants et pleins d'avenir et qui sont devenus de petits bourgeois ayant oublié qu'ils avaient été des passionnés de musique, d'histoire ou de poésie. Pourquoi Rimbaud a-t-il cessé d'écrire ? Parce qu'il n'avait plus rien à dire, déclare Camus, et je crois qu'en effet c'est aussi simple que cela. Celle qui pouvait réciter tous ses poèmes favoris, « voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches... », on ne peut la retrouver dix ans plus tard que connaissant seulement les romans de Françoise Sagan et les chansons à la mode et dans dix ans encore, *Paris-Match* et les slogans de la télévision : « A girl that once knew Dante by heart... » (mais je me souviens imparfaitement des vers de Yeats). Il y a beaucoup moins d'exemples que ce processus se fasse en sens inverse. Mack me dit qu'il n'a conservé qu'un seul de ses amis du temps où il faisait ses études à Chicago et qu'il le voit avec plaisir mais très rarement. Mack dit que conserver ses enthousiasmes de jeunesse, c'est une heureuse obstination ainsi que le démontrent ces « cadavres laissés derrière soi » dont je parle ; et puis, ajoute-t-il en optimiste prudent, il vaut mieux regarder devant soi que derrière.

David, le fils aîné de Mack qui vit à Barcelone et se trouve ici pour quelques jours en vacances, me prête le manuscrit d'une petite anthologie de poésie catalane récente qu'il a traduite. Cela m'intéresse car je suis ignorant de ce domaine. Je remarque notamment deux précurseurs dont je n'avais jamais entendu parler, l'un cubo-futuriste, Joan Salvat-Papasseit, l'autre surréalisant, J. V. Foix.

Il faut que je rapporte un petit fait qui s'est produit lorsque j'ai pris le bus à Port Authority pour venir à Suffern. J'étais en retard et je suis arrivé à l'autobus juste au moment où le chauffeur enclenchait sa marche arrière pour partir, mais il a ouvert la portière et je suis monté. Alors que l'autobus avait commencé à reculer est arrivée une femme qui lui a fait signe ; il s'est arrêté et la femme est montée. La porte n'était de nouveau refermée que sont arrivés deux jeunes

garçons, quatorze ans peut-être, avec ce costume noir que portent les Juifs orthodoxes ; chapeau rond et manteau noirs, petite mèche sur chaque tempe, etc. Le chauffeur a de nouveau arrêté son bus puisqu'il l'avait fait pour deux autres personnes, mais un concert de lazzi a éclaté dans le car, venant de plusieurs hommes assis à l'avant, se moquant des deux garçons et enjoignant le chauffeur à les planter là : « Go, man go ! Leave them here ! » Et le chauffeur est reparti, laissant là les deux parçons, droits et noirs avec leur petite valise, tandis qu'une partie du car s'esclaffait bruyamment. Les garçons avaient de toute évidence subi cela d'autres fois. Même si j'ai peu le goût des uniformes, surtout des uniformes religieux, ces moqueries m'ont paru particulièrement lâches car elles s'adressaient à des enfants.

Je reviens à New York par Paterson. « Paterson s'étale dans la vallée, sous les chutes du Passaic. » Hé bien, cher docteur Williams, elle est sinistre au premier abord, votre ville.

(Sans date.) Kenneth Koch lisait des poèmes à l'église St. Mark-in-the-Bouwerie. Je suis surpris : quel poète est moins religieux que Kenneth ? Ce n'est pas du tout une église désaffectée, mais le soir elle sert à des manifestations culturelles ou politiques (?). Il y a là cent personnes, peut-être moins, rangées sur les bancs où traînent encore des bibles. Koch est au centre de l'allée devant un micro. Dans le public je reconnais (en particulier parce que je les ai déjà rencontrés à l'entrée) un fort contingent de « New York poets » venus applaudir Kenneth Koch, avec John Ashbery, le principal ténor de « l'école de New-York » depuis la mort de Frank O'Hara. Il y a là Ron Padgett, grand, mince, sans apprêt, barbe et chevelure courtes et déjà grisonnantes ; David Shapiro au contraire plus petit, moustache et cheveux noirs bien taillés, classiquement vêtu ; d'un troisième style encore, Bill Zavatsky, négligemment vêtu, enthousiaste et rieur, la longueur des cheveux compensant l'absence de barbe ou moustache ; également Tony Towle, et l'aîné de toute l'école, Edwin Denby, grand vieillard maigre aux cheveux blancs.

Kenneth lit d'abord un de ses interminables poèmes de la veine de « Sleeping with women » ; il s'agit encore dans



celui-ci de comment faire l'amour et comment traiter les femmes : même style répétitif, mêmes jeux de mots et humour facile. Mais le public est ravi. Angéline trouve cela « male chauvinist pig » ; je suis plus sévère parce que je le trouve en outre plein de complaisance envers soi-même, une auto-parodie. Faire de la femme une tête de turc a au moins le mérite d'être plus ouvertement réactionnaire que d'en faire un objet de pitié comme faisaient, plus dangereusement, les surréalistes. Kenneth lit heureusement aussi des textes beaucoup plus intéressants : deux pièces de théâtre très brèves et fort drôles et un assez long texte en prose évoquant le souvenir de Frank O'Hara. Avec cette dernière lecture on découvre un Kenneth Koch imprévu, ayant abandonné ce masque d'humoriste devenant à la longue lassant.

A la fin, comme toujours, chacun se précipite pour féliciter l'auteur ; et l'on se rend dans un proche café. Comme je n'ai pas participé au concert de louanges, Kenneth me dit dans la rue : « Hé bien, tu ne dis rien ; je vois que tu n'aimes pas ça. » Je me défends : « Mais pas du tout : j'ai beaucoup aimé le texte sur O'Hara ; et les pièces de théâtre. Je n'ai pas aimé par contre le long poème, trop long et trop semblable à « Sleeping with women », entre autres. » Kenneth est un enfant gâté et je ne suis pas sûr qu'il apprécie ma franchise.

Au café je dis à Tony Towle que j'ai publié un de ses poèmes dans l'anthologie *41 poètes américains des Lettres Nouvelles*, et puis tout à coup je me demande s'il n'est pas précisément, avec Brownstein, le deuxième poète que nous avons dû faire sauter pour faire un compte rond de pages. Qui était le second poète sacrifié, Towle ou Bill Berkson ?

Nous nous rendons à Chinatown dans un restaurant connu de Kenneth, Angéline et Kenneth ont plusieurs frictions au début du repas : lui n'aimant guère que les femmes discutent et lui répondent, elle n'aimant pas qu'on les considère avec « cet air protecteur » et « cette ironie supérieure » ... Ensuite cela ira mieux entre eux.

Kenneth me reproche de m'intéresser à des poètes comme Charles Olson, « un mauvais écrivain » que lui ne voudrait pas perdre son temps à lire ; car la poésie américaine

intéressante, authentique, c'est la New York School, c'est-à-dire O'Hara, Ashbery et surtout lui-même. Il dit cela en riant pour s'excuser d'être quand même, sous le badinage, très sérieux. « N'y a-t-il pas de femmes dans cette école de New York ? » demande Angeline. « Non, et il n'y a d'ailleurs pas de femmes dans la poésie américaine en ce moment. » Je risque un : « Et Denise Levertov ? » A quoi il me répond d'un air peiné : « Restons sérieux »...

Le 9 septembre. Je reviens de quelques jours en Nouvelle-Angleterre avec Ruth Miller — une dame pleine d'allant et increvable bien qu'elle n'en soit plus à sa première jeunesse ; elle dirige le département de littérature comparée à Stony Brook et est l'auteur d'un très grosse anthologie de la littérature négro-américaine et d'une étude sur Emily Dickinson. Nous étions primitivement partis pour Amherst dans l'intention de visiter la maison d'Emily Dickinson, mais finalement nous avons passé du temps à visiter des villages et des petites villes du Connecticut et du Rhode Island (le port baleinier de Mystic a été reconstitué) et nous ne sommes pas allés plus loin. Par contre nous sommes allés à Providence.

J'étais depuis quelques années en contact épistolaire avec Rosmarie et Keith Waldrop, tous deux poètes et traducteurs et dirigeant leur propre petite maison d'édition, Burning Deck. Elle, mince et élancée, les yeux rieurs et vifs sous la frange de ses cheveux courts ; lui, exactement le contraire, le type du bon vivant rougeaud, pince-sans-rire à longue barbe et cheveux lui battant les reins. La maison est plus étonnante encore que ses propriétaires ; encombrée d'objets hétéroclites, tableaux et collages, roues de bicyclettes et coussins fixés au mur, vitrines pleines de flacons, cartes postales, papier hygiénique du début du siècle, tickets de métro parisien, etc., etc. « Un antre, un musée, un boudoir... » dont on trouvera la description dans *Albertus*, 77. De plus, des livres, des milliers de livres ; dans toutes les pièces ils s'entassaient sur des rayonnages, sur les tables, par terre... Et puis au sous-sol il y a l'imprimerie : deux machines, une grosse et une petite. C'est cette dernière qui sert surtout car

ils ne savent pas encore bien faire marcher la grosse. Ils réalisent avec cela de merveilleuses et précieuses plaquettes.

Rosmarie et Keith sont comme moi des nocturnes. Ruth préfère aller se coucher vers une heure du matin ; mais nous continuons vaillamment jusqu'à je ne sais quelle heure à bavarder et regarder des livres et des manuscrits (Rosmarie a traduit Edmond Jabès). Tant et si bien qu'à midi, heure à laquelle Ruth me réveille, ils sont toujours endormis, et nous devons partir sans leur avoir dit au-revoir.

(Sans date.) Je suis en excellente santé, et de bonne humeur, or je lis peu contrairement à mes habitudes, et à part quelques lignes de ce très vague journal et quelques lettres, je n'écris pas du tout. Le changement de vie peut-être. Et puis le manque d'urgence lorsque j'ai du temps de libre, c'est-à-dire presque toute la semaine. J'ai l'impression de flotter dans le blanc.

Je suis heureux avec mes étudiants, peu nombreux et intéressés par le travail que nous faisons. Faire un séminaire dans une petite pièce claire où il y a des fauteuils et des rocking-chairs, et un buffet avec de quoi préparer du café, c'est le rêve. Et l'on travaille dans l'enthousiasme ; emportés par l'élan et l'imagisme, les cours durent presque toujours trois-quarts d'heure ou au moins une demi-heure de plus que prévu. En France le vandalisme aurait tôt fait de détruire l'endroit et de barbouiller les murs de slogans divers.

J'avais décidé de ne pas aller à New York ou ailleurs cette semaine de façon à travailler un peu pour moi. Sur Yvan Goll ; j'ai ici une bonne édition de ses oeuvres en allemand. Mais mon temps s'est passé à des riens et c'est tout juste si j'en ai lu quelques dizaines de pages.

J'ai bavardé avec Jan Kott ; plus tard aussi avec Artur Miedzyrzecki. Ce sont deux écrivains polonais ; du premier je connais un bon livre sur Shakespeare, quant au second, c'est un poète et essayiste, traducteur d'Apollinaire, Char, Frénaud . . . , et sa femme, Julia, est l'auteur d'un livre sur Apollinaire qui a paru récemment chez nous et que je prétends ne pas connaître, par politesse. Alors que Jan est

parfaitement adapté (je crois bien même qu'il a pris la nationalité américaine, Artur est désespérément déraciné, et cela se sent jusque dans son incapacité à parler aisément l'anglais. Je suis content de les savoir ici car ce sont des personnages d'une culture étendue — hors Louis, en effet je ne peux pas dire qu'aucun des « spécialistes » (la bonne excuse !) rencontrés jusqu'ici m'ait beaucoup étonné par son savoir.

(Sans date.) Au cours d'un repas avec Angeline, Helen, Norma, je tombe par hasard sur une longue émission de radio consacrée à Robert Duncan dont un article vient récemment de faire sensation. Cet article, lu *in extenso* durant cette émission, est intitulé « Les homosexuels et la société » ; en fait il est repris de la revue *Politique* où il a d'abord paru en 1944. Un texte ferme et plein de dignité que l'on croirait assurément écrit tout récemment. Helen est très impressionnée et comme elle sait que je connais Duncan, elle veut bien s'étonner que j'aie d'aussi bonnes fréquentations.

Le 16 septembre. Hier soir il y a eu cette réception officielle chez Louis — dire chez Dorothy serait plus exact car dans un cas comme celui-ci, comme chez nous ou ailleurs, c'est la femme qui a tout le travail. Ils faisaient cela pour moi et c'est gentil de leur part : ce sont des choses qui doivent se faire aux Etats-Unis. Il y avait là un ponte de la direction de l'université, aimable d'ailleurs, avec son épouse, une dame d'une cinquantaine d'années qui léchait, suçait puis fumait avec ostentation des cigares gros comme des goulots de bouteille. Il y avait aussi le chef de l'administration du campus et son épouse — certain moment, cette dame, quarante-huit ou cinquante ans, qui avait mis ses pieds nus sous le coussin qui se trouvait sous mes cuisses. Négligemment. Médiocrement agréable pour moi, mal à l'aise ; mais c'était très naturel et personne n'y prêtait attention tant les Américains les plus *chics* peuvent tout à coup se tenir très mal à notre point de vue européen. Et si elle avait eu vingt ans de moins, serait-ce passé aussi inaperçu ? Si son mari avait eu une situation plus

modeste ? Je ne sais pas, mais cela m'aurait été moins désagréable, très probablement.

Il y avait là un troisième couple qui n'a presque pas parlé, et Louis m'a dit aujourd'hui qu'ils avaient été effrayés de se retrouver parmi ces « huiles » ; Louis avait cru bien faire en invitant un professeur, un simple professeur de l'université sans autre distinction particulière que sa gentillesse. C'est très curieux comme la hiérarchie est finalement au moins aussi accentuée qu'en France malgré la familiarité apparente des rapports : on s'appelle Herbert et Milly et Harry tout de suite mais chacun reste à sa place sociale.

Le 20 septembre. Mes difficiles relations avec Helen. Elle a des allures de « dure à cuire » et en fait elle est timide. Comme je disais à Norma que je ne connaissais personne à New York en dehors des écrivains, ce qui représente un cercle bien limité, et que sans Angeline j'étais parfaitement perdu, une voix derrière moi dit : « But Serge, there is me, too ». Venant d'Helen, dit si gentiment, j'étais pris de court ; je me suis retourné car, de façon caractéristique, je lui tournais le dos, et j'ai bafouillé une phrase du genre : mais Helen, je ne vous connais pas beaucoup... Et je me suis aussitôt rendu compte que c'était vexant, et j'ai continué à bafouiller je ne sais quoi, lamentablement. J'ai replongé le nez dans mon assiette et mangé mon chili en attendant que Norma ait relancé la conversation sur un terrain plus favorable.

Ce matin, alors que tout le monde est parti, je suis seul dans l'appartement. Bruit de serrure ; c'est Helen. Elle passait par ici et voulait aller aux toilettes. Nous bavardons de choses sans importance (elle ne ferme pas la porte de la salle de bains, à son habitude, pour pouvoir m'entendre et continuer à parler tout en pissant allègrement). Elle manipule des papiers, téléphone et fourgonne de nouveau je ne sais quoi. Puis elle me propose de but en blanc de me descendre dans son taxi au centre de Manhattan. Malheureusement je ne peux pas car j'attends un ami, Bill Zavatsky. Je suis vraiment désolé. Ça ne fait rien, dit-elle, c'est seulement que cela aurait été amusant. Je comprends alors qu'elle a envie de me dire

quelque chose ; mais quoi ? Il n'empêche que de nous être vus ainsi sans témoin, c'est important pour nos relations futures, et je crois que nous nous entendrons mieux. Depuis que je la sais fragile derrière ses gants de baseball, j'aime bien Helen et je voudrais que ce soit réciproque, surtout qu'à présent, Laurence est partie.

Norma. En parler aussi. Elle est danseuse. Oh, pas vraiment pour mes goûts d'aristocrate en matière d'art : danseuse de cabaret. Elle danse quasiment à poil si j'ai bien compris. Mais elle est très gentille et très triste au fond : le sentiment de l'échec, de ne pas savoir quoi faire de sa vie. Nous avons hier soir passé des heures au Mikell's à écouter du jazz — le trio Chico Hamilton, avec Ray Bryant au piano. J'étais content d'écouter de la musique. Norma disait des choses maussades, qu'elle songeait à épouser un homme riche qui a cinquante-cinq ans (elle a vingt-six ans) et en entendant cela, j'ai voulu rire, j'ai ri de toutes mes forces tant c'était tragique. Elle a fini par rire aussi. Toutes ces heures passées au Mikell's j'étais heureux et malheureux à la fois ; mes pensées vaguaient : je pensais à des airs d'opéra italien, lyrisme-cri — la *Norma* de Bellini ? — et parfois je sentais vraiment en moi hurler un chien, comme dans le poème de Soupault auquel je songeais aussi par contrecoup. Mouvements imposés par le rythme du blues ou de la samba que jouaient les musiciens, imposés par la jeune femme devant moi. Après minuit, hors les deux serveuses, les autres consommateurs blancs avaient disparu et l'on devait deviner que nous étions du quartier. Vers deux heures du matin, Norma était ivre, ayant bu des brandies, alors que je m'en tenais prudemment à la bière. Quand nous sommes repartis, elle a voulu à toutes forces rentrer en taxi prétextant que les rues par ici étaient trop dangereuses. Même si le brandy décuplait sa vision du danger, sa crainte n'était pas pour me surprendre : la peur et la méfiance sont des sentiments permanents chez presque tous les New-yorkais. La personne à qui je veux parler pour demander quelque renseignement a un petit mouvement de recul involontaire qui ne m'échappe pas. Egalement l'agent au chien chargé de notre immeuble la nuit ; lorsqu'il patrouille dehors, je remarque qu'il porte la

main à la crosse de son revolver quand il voit venir quelqu'un.

J'éprouve un choc à me sentir catalogué quant à ma race, quelque chose que je n'avais pas éprouvé depuis mon enfance en Afrique du Nord. Dire que c'est un sentiment désagréable est un euphémisme. Le Noir avec qui j'ai discuté tout un moment l'autre jour — nous étions l'un et l'autre égarés dans le métro, nous étant quelque part trompés de train par inattention — me le disait sans agressivité : je suis un Blanc sans rature, aux yeux bleus et cheveux raides et blonds. Une autre fois, dans Amsterdam Avenue, il y avait une altercation entre quelques Noirs et des Porto-Ricains, et je m'étais arrêté quelques secondes pour voir de quoi il s'agissait ; tout de suite l'on m'a dit que cela ne regardait pas les « Americanos » « Yankees » . . . J'ai dû répondre quelque chose comme : « Je m'en fous, je suis Français ». Ah bon, c'est mieux, mais j'étais tout de même « une sorte de « French wasp ». J'ai haussé les épaules, un peu amusé, et je suis parti : celui qui me disait cela ignorait qu'il y avait incompatibilité fondamentale entre *French* et *wasp* ; il croyait sans doute que « wasp » (une guêpe) était un mot d'argot pour désigner les Blancs, et c'est en fait le groupe d'initiales de « white anglo-saxon protestant ». Un Français anglo-saxon ! et protestant !

Le 23 septembre. A la télévision, je regarde un de ces très vieux films comiques avec Ben Turpin, le petit bonhomme qui louche : pour quelque raison, il se trouve attaché à un poteau, mais il y a soudain une inondation . . . Sauve qui peut ! L'eau monte. Lorsque le pauvre Ben a de l'eau jusqu'au cou un chat nage jusqu'à lui et se réfugie sur sa tête. Arrive alors un chien qui, à la nage, se met à tourner autour du chat sur la tête de Ben Turpin ; le chien aboie furieusement tandis que le chat, toutes griffes dehors, siffle et crache. Tout ceci qui ne dure guère plus d'une minute me met en joie ; c'est tellement absurde.

24 septembre. En revenant du cinéma, Angeline et moi allons dans un restaurant mexicain. Tout l'espace est occupé par le comptoir et il ne reste de place que pour deux tables

en longueur et deux tables en largeur, ce qui a pour effet que nos voisins (nos voisines en fait car ce sont deux filles) se mêlent instantanément de notre conversation. L'unique serveur de l'établissement aussi, d'ailleurs. Et nous voilà tous les cinq comme si nous nous étions toujours connus. Le serveur mexicain a un humour particulier du type : « Riez, riez ; vous rirez moins quand je vous apporterai l'addition. » Simple plaisanterie car l'endroit est très bon marché.

25 septembre. S. C. Fox est une richissime dame (son mari est, m'a-t-on dit, l'un des pontes mondiaux des containers industriels) qui non contente de sa fortune voudrait encore la renommée littéraire. Elle écrit des poèmes. A l'occasion de la publication d'un de ses recueils (dont elle achète une bonne partie du tirage si j'en juge par la distribution généreuse qu'elle en fait, et l'absence de ses livres en librairie) elle organise une grande « party ». Louis insiste pour que j'aille voir ce spectacle. Soit, j'irai.

(Sans date.) Au Metropolitan Museum de New York : « Les peupliers », 1891, un surprenant tableau de Claude Monet où quatre troncs de peupliers barrent la toile de haut en bas, la divisant en cinq parties presque égales. Ces peupliers au bord de l'eau sont prolongés par leur reflet, et une haie coupe la toile d'une raie sombre perpendiculairement aux deux tiers de la hauteur. D'où dix rectangles ; presque un tableau de Mondrian.

(Sans date.) Au musée d'art moderne de New York. « Le parc » de Gustav Klimt : tableau entièrement recouvert de points verts et jaunes, à l'exception d'une bande brune au bas du tableau esquissant deux troncs.

« Joë Bousquet au lit » de Dubuffet, 1947. Monochrome marron et beige ; presque une tête de mort ; une poire à l'envers, de grands yeux cernés, la bouche ouverte montrant les dents. Sur le lit, des lettres, deux de ses livres, *Traduit du silence* et *La Connaissance du soir*, le journal et un paquet de Gauloises.



« La ville se soulève », 1910, de Boccioni. Pointillisme mouvementé ; une tempête, une mer de couleurs qui déferlent... Non : des chevaux affolés dans la foule et des hommes qui tentent de les contenir.

« La machine à gazouiller », 1922, de Klee, c'est la machine de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka, avec ses trois parties : la dessinatrice avec sa manivelle où crient quatre oiseaux squelettiques, la herse et le plateau où s'étendra la victime.

SERGE FAUCHEREAU